

**Zeitschrift:** Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

**Band:** 35 (1945)

**Heft:** 3-4

**Artikel:** Formules de salutations, souhaits et imprécations, recueillies à La Roche (Gruyère)

**Autor:** Brodard, F.-X.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1005707>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

C'est bien là aussi notre opinion; on peut supposer que cette selle appartenait à un cavalier de l'armée de Charles le Téméraire, battu à Morat en 1476 et qui, dans la fuite après la bataille, sera tombé à Payerne ou aux environs. La selle aurait été ensuite conservée à Payerne.

Après la réunion des Sociétés d'histoire suisse et romande à Payerne en 1892, le « Journal de Payerne » écrivait: « La pauvre selle de la reine Berthe a vécu. Voilà une légende qui va en rejoindre bien d'autres après avoir fait rêver bien des enthousiastes ».

Il faut en prendre son parti; la science historique qui fait de la selle rare de Payerne une pièce du butin des guerres de Bourgogne, vaut bien la légende qui ne pouvait expliquer, et pour cause, comment une femme aurait pu s'installer dans un engin aussi malcommode. Cette légende n'ajoutait rien à l'aurore de gloire de la reine de Bourgogne. Ce qui a suffi pour la faire vivre dans la mémoire des hommes, c'est mieux qu'un appareil guerrier, c'est cette tradition de vertu et de bonté féminines qui, pour s'être ainsi transmise d'âge en âge, doit bien reposer sur un fonds de vérité. (voir page 64\*)

### Formules de salutations, souhaits et imprécations, recueillies à La Roche (Gruyère).

Par F.-X. Brodard, Estavayer-le-Lac.

*Salutations.* — Il y a toute une gamme de salutations, depuis le simple *Bondzoua* bonjour (ou *bonjou* qui tend à le supplanter) jusqu'au *Bon vīprə* bonnes vêpres c'est-à-dire bonne après-midi (on disait aussi *bōiprə*) actuellement remplacé par *bon souâr* bonsoir qu'on emploie dès le coucher du soleil, en attendant que la nuit venue oblige à dire *bouna né* bonne nuit soit avant d'aller au lit, soit en se quittant, soit en rencontrant quelqu'un en chemin. On ne sait plus, actuellement, qu'on répondait, il y a quatre vingts ans: *rèmarhyin* (en vous) remerciant, à *bondzoua*.

Rencontre-t-on! un ami ou une personne sympathique? On lui dit *A vo!*, à vous. Si un jeune homme rencontre une jeune fille, il lui dira galamment *A vo la māyə* A vous la mienne, ou: *A vo grāhyāja*: à vous «gracieuse». C'est une gentille manière de lier conversation, ou parfois de se taquiner. La réponse de la jeune fille peut donner une précieuse indication sur ses sentiments. Il vaut autant pour elle ne pas répondre *A vo lə myo* à vous le mien, à moins qu'elle ne fréquente déjà le jeune homme qui l'a si gentiment saluée, car on n'aime pas, chez nous — il en est de même ailleurs j'imagine — qu'une jeune fille se laisse

trop facilement conquérir. Le proverbe ne dit-il pas que *Lèj ɔmo chon kəm̄in lè tch̄ivrè: ɔmon bin tchyè chin kə l'an dou m̄ô d'avè*. Les hommes sont comme les chèvres: ils n'aiment bien que ce qu'ils ont de la peine à avoir.

Quand on dit *Bonjou madama* bonjour madame, on s'entend parfois répondre *Madama l'è p̄ lèv̄ayə*. madame n'est pas levée. On rit, bien sûr. Puis on engage la conversation *Kəm̄in chin vo (tè) va?* Comment allez-vous (vas-tu) mot à mot comment ça vous (te) va? — *To dè dā*. tout à la douce, ou: *adi kəm̄in adi* toujours de même (mot à mot: toujours comme toujours).

Le matin du nouvel an, ou à minuit si l'on a fait *v̄iyo è novi* (vieux et nouveau) comme la coutume s'introduit grâce aux cafés, on se dit *Bondzoua dè boun'an!* bonjour de bon an! (c'est-à-dire de nouvel an). On adresse cette salutation à toutes les personnes que l'on rencontre sur la route ce jour là. On ajoute parfois, en s'adressant à une jeune fille: *gr̄ahyāja to l'an!* de bonne humeur toute l'année, ou: *On galé martchyan a la fin dè l'an*. un joli bon ami à la fin de l'an. Aux jeunes mariées, on ajoutera: *On bī bouébo a la fin dè l'an*, un beau garçon à la fin de l'an.

Les gamins, qui s'arrogent volontiers droit d'insolence, se disent entre eux, sans doute en pensant aux étrennes qu'ils comptent recevoir:

*Bondzoua dè boun'an*  
*Kr̄ātsə mè on fran.*

Bonjour de bon an,  
Crache-moi un franc.

Si le premier vers est immuable, le deuxième offre plusieurs variantes que voici:

*Gr̄ata tè to l'an*  
*Tantchyè kə tə ché to byan,*  
Gratte-toi toute l'année  
Jusqu'à ce que tu sois tout blanc.  
Ou encore  
*Lètsə tè lə ku to l'an.*  
Lèche-toi le derrière toute l'année.

Comme on le voit, l'imagination ne leur manque pas plus que le toupet.

*Adichə vo* A Dieu soyez-vous (?) était d'un usage courant il y a quelque soixante ans pour se dire aurevoir.

*A vo rè vèrə* à vous revoir, disait-on encore il y a trente ans — *Pyéji*, répondait-on alors: (au) plaisir. Actuellement, on se dit mutuellement *A rè vèrə* à revoir, peut-être sous l'influence du français.

Voulez-vous faire comprendre et sentir à celui qui est venu vous voir que sa visite vous a fait plaisir? Dites-lui *Tornādê* (*touârna*) *in vâla*. mot à mot tournez en ville c'est à dire revenez (reviens) me voir. Quand un jeune homme s'en va voir une jeune fille à la veillée, s'il est agréé par les parents, ceux-ci (et non la jeune fille) lui diront au moment du départ *Tornādê in vâla*. Si l'on ne lui dit que *A rêvêrə* c'est signe qu'on ne désire pas le voir revenir.

*Adjyū* adieu, se dit surtout aux enfants. Entre grandes personnes, il est parfois employé pour un adieu définitif. Il peut même signifier une rupture. Parfois aussi il est usité entre frères ou sœurs, ou jeunes gens et jeunes filles, comme une marque d'amitié.

Je ne parle pas ici de certaines formules assez fixes qui remplacent une salutation ou parfois la précédent, servant d'entrée en matière, comme *Tâyê bin?* Ça coupe bien? que l'on adresse aux faucheurs, ou le taquin: *Buyandêrə chêtə*, lessiveuse sèche, jeté en passant à la lessiveuse qui rétorque en vous aspergeant d'eau, ce qui vous prouve qu'elle n'est pas si sèche qu'on le prétend.

Va-t-on en visite chez des amis que l'on n'a pas revus depuis longtemps? On s'écrie en vous voyant: «*Ma! to parê, fudrê fér'on nyô ou kəmāhyo* Mais! tout de même! Il va falloir faire un nœud à la crémaillère. Cela signifie: c'est aussi invraisemblable que ce nœud, impossible à faire. A moins qu'on ne vous dise: *Ti bin novi!* Tu es bien nouveau! Ou encore: *Ma! Tchyê kə vou tsêrə!* Mais! que va-t-il tomber? (c'est-à-dire arriver) Peut-être avez-vous frappé à la porte, et vous aura-t-on répondu: «Entrez, si ce n'est pas le diable» ou «Entrez, mon mari n'y est pas!» On disait autrefois: *Intrādê, vo vâri la trintsābyo* entrez, vous verrez le «tranchable». Il faut savoir, pour comprendre cette expression, que le *trintsābyo* est la pièce où l'on fait le fromage (ce qui se dit *trintchî* trancher). C'est actuellement le nom de la «cuisine» du chalet, car c'est là que se fabrique le fromage. Mais autrefois, où l'on tranchait dans chaque maison, je pense que, «*trintsābyo*» désignait la cuisine, cela d'autant plus que l'on entrait par la cuisine, dans les vieilles maisons. Les laiteries ayant fait disparaître la fabrication du fromage à domicile, on aura cessé d'appeler la cuisine *trintsābyo*. On l'a appelée *oşô*; Or, mon grand-père (\*1817) disait encore l'*oşô* pour «la maison», et c'est aussi dans ce sens que le mot *osô* est employé actuellement dans la Broye fribourgeoise. Ou bien faut-il admettre que l'on disait l'*oşô*, la partie pour le tout, parce que c'est par l'*oşô* que l'on entrait dans la maison?

Quand on est en visite, il s'agit de ne pas s'éterniser. Il faut donc trouver une jolie formule pour prendre congé. *Vouè*, *è chə no noj in d'alichan?* oui, et si nous en allions? Vos hôtes protestent *Vouâ*, *voj i bī alâ*. Bah! Vous avez beau aller, c'est-à-dire vous avez tout le temps encore. Et l'on se remet à causer. Puis on dit: *Vouè fan vi po vanâ*, ou *por alâ*, ou *po dènyâ*, ou *po no tərī lèvə* ou d'autres formules semblables ou équivalentes. C'est-à-dire: oui faisons voire pour aller, ou pour délier, ou pour nous tirer « en là ».

Parfois aussi, se rendant compte que l'on est depuis longtemps déjà chez les gens, on dit: *Ma! li a də la pèdzə chə*. Mais! il y a de la poix ici, c'est-à-dire de la poix sur les chaises, qui vous empêche de vous décoller pour vous en aller. Comme il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, on finit tout de même par prendre congé. Et quand on rentre à la maison, on se fait parfois recevoir avec ce reproche: *T'i adi in ya?* tu es encore en vie? ou *T'an pā mé volu?* On ne t'a plus voulu? ou encore *T'an tséhyī lāvi?* On t'a chassé? D'autres fois même, avec cette menace pour rire: *Arouva pī, tè, la vārdzə moyè*. Arrive seulement toi, la trique mouille, c'est-à-dire la verge est prête pour te punir d'avoir fait si longtemps.

On le voit, il y a toute une riche collection de formules de salutations, fort nuancées, qu'il vaut la peine de garder. Si le patois ne craint pas le mot cru; si l'homme des champs, en contact onstant avec la nature et le domaine du concret, ne redoute pas le mot réaliste, il a le sens aigu de cette politesse du cœur que rien ne remplace, mais qui vaudra toujours beaucoup mieux qu'un vernis de politesse sur un fond d'égoïsme qu'elle parvient à cacher, sans le faire disparaître.

*Souhais.* — Passons aux souhaits. *Chindâ!* santé, dit-on en trinquant — *Gran bin!* grand bien (vous fasse) répond l'autre. Si quelqu'un éternue, on lui dit *Djyu tè bènyè (vo bènəchè)!* Dieu te (vous) bénisse. *Mārsi* merci, répond-il. Cet usage se maintient en patois Mais le français nous apporte d'autres formules plus banales: «Souhais»; ou «santé». Ou encore «cent mille»! à quoi l'autre répond: On partage!

Les gosses d'Estavayer se disent parfois entre eux, par mode de plaisanterie: Dieu te bénisse

Avec du pain et de la saucisse.

ou Que le bon Dieu te bénisse,

Et que le diable te rôtitte,

Et te fasse le nez gros comme la cuisse!

Pour plaisanter celui qui éternue à répétées fois, on lui dit *Djyu tè bènəchè, tè konvārtəchè è tè fəchè a pyākā*. Dieu te bénisse, te convertisse et te fasse cesser.

Ou encore: *Djyu tè tchyè*  
*Avu on pò dè chè*  
*È pu k'chè dèpatsè!*

(que) Dieu te tue / avec un pal de haie / et puis qu'il se dépêche.

On n'emploie pas la même formule pour les animaux, mais on dit à un cheval, un chat etc. qui éternuent: *Djyu t'ègâ*. Que Dieu t'ait égard. C'est là un témoignage de ce grand respect de la personne humaine que l'on ne compare jamais aux animaux sans ajouter *In rējārvīn lā bātāmə*, en réservant le baptême. On m'a expliqué la formule *Djyu t'ègâ*, en la traduisant «Dieu te garde». La chose est impossible, car on dirait alors *Djyu tè vouārdē*, ou *tè vouārdichè*. Le verbe *gardā* n'existe du reste pas chez nous.

Quand on parle d'un défunt ou d'une défunte, on le fait en ces termes: *Mon chēnya* (ou *ma dōna*) *Djyu lā (la) pārdānē* Mon père (ou ma mère) Dieu le (la) pardonne, ou: *Bon Djyu lā (la) bātichè in bon rēpōū* Dieu le (la) mette en bon repos, c'est-à-dire lui donne le repos éternel. Autrefois on disait *Bon Djyu lā (la) bātichè in glouārə* Dieu le (la) mette en gloire, ou *Bon Djyu lā (la) rēdzojəchè* Bon Dieu le (la) réjouisse. Ces deux formules sont tombées en désuétude, et les autres sont en train de prendre le même chemin.

*Imprécations.* — Les imprécations, les souhaits sans aménité ne manquent pas d'énergie non plus dans le langage si pittoresque de la Gruyère. Le bon Dieu et le diable sont tour à tour chargés d'exécuter ces souhaits peu charitables. *Lə bon Djyu ch'in léchichè pā avi fōta*. (Que) le bon Dieu ne s'en laisse pas avoir besoin, dit-on en parlant de quelqu'un dont la mort ne vous affligerait pas outre mesure. Donc, si le Bon Dieu a besoin de ce quidam, il n'a qu'à le mettre dans son ciel... pour son repos et le repos de celui qui formule ce souhait où la charité n'a vraiment rien à voir.

*Bon Djyu tè konduijè pā lə pārtè d'la bijə, tè léchichè po l'tsoupon* Que le bon Dieu te conduise par le trou de la bise et te laisse comme bouchon! crie-t-on après les talons de celui avec qui l'on vient de se disputer, et qui vous quitte en marmonnant encore.

Voici une autre formule de «souhait» parallèle, mais dont l'exécution n'est confiée à personne:

*Ora chi, pou prou alā chat'an kəmiŋ na bāla, è rē vinyi kəmiŋ na koukiyə* Ma foi (à présent) celui-là peut bien aller sept ans comme une balle, et revenir comme un escargot. Cela fait qu'on ne désire pas le revoir de si tôt!

Le diable — comme on s'y attendait — a plus de travail que le bon Dieu dans la réalisation des imprécations.

*K' l' d̄jyāb' tē krātsi ou ku* Que le diable te crache au . . . derrière, dit-on à quelqu'un contre qui l'on est très irrité. Et comme il crache du feu, on s'imagine sans peine, sinon sans effroi, l'effet du traitement!

A un degré moindre d'irritation, on se contentera d'un simple *K' l' d̄jyāb' t'abadē*: Que le diable te soulève! Pour être moins douloureux, l'effet n'en est pas moins spectaculaire.

Quant à «*D̄jyābyə tē prin'nyè* Que le diable te prenne, il est beaucoup moins employé à l'adresse des personnes que des choses. Il n'a vraiment rien à voir avec l'amour du prochain, quand c'est à lui qu'il s'adresse. Il convient de ne pas oublier à cet égard la délicieuse fable en patois jurassien que nous a racontée M. Surdez dans les Archives des traditions populaires (Arch. Trad. pop. 1942, p. 21 sq.). On y voit clairement que ce souhait est bien plus souvent une parole en l'air que l'expression d'une conviction. C'est souvent une formule vidée de son sens, parole grossière bien plus que méchante. Celui à qui on l'adresse a du reste la ressource de vous répondre — la formule est toute faite — *Mè vou pā pr̄indrə po tē léchī*. Il ne veut pas me prendre pour te laisser.

Ajoutons ici quelques formules imprécatoires:

*D̄jyābyə prin'nyè!* Diable emballe (On le dit du reste aussi en français). Ou: *prin'nyè l' d̄jyābyo* qui a exactement le même sens, mais avec une forme fort archaïque, reconnaissable à l'inversion, rare en patois.

On dit aussi *Prin'nyè* « Prenne, tout court. On sait qui est sous-entendu. La formule *D̄jyāby' inlèvè!* Que le diable enlève, a le même sens que les précédentes, et comme elles, est souvent une simple exclamation de surprise, au récit d'une chose ou d'une parole extraordinaire.

Ainsi en est-il de *Kə lə d̄jyāchtrə fōtè!* Que le diantre foute, peu employé actuellement, et de *tsankorlèvè!* Que le chancre enlève, actuellement complètement disparu, qui toutes deux ont le sens de « que le diable enlève ». Cette seconde expression était fréquente dans la bouche d'un homme de mon village, né vers 1800, ou peu avant.

Comme on le voit, la colère peut être homérique, et ne recule pas devant les formules énergiques. Mais ce sont de brefs oublis, et au fond celui qui a prononcé ces imprécations sera le premier à aider dans le malheur et à arracher au feu d'un incendie celui qu'il vouait — en paroles — au feu de l'enfer.